*Jahrbuch der Staatlichen Ethnographischen
Sammlungen Sachsen* sous la direction de Claus

Gilles Bounoure

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/5984>
DOI : 10.4000/jso.5984
ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2009
Pagination : 344-345
ISBN : 978-2-85430-026-0
ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Gilles Bounoure, « *Jahrbuch der Staatlichen Ethnographischen Sammlungen Sachsen* sous la direction de Claus », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 129 | juillet-décembre 2009, mis en ligne le 15 décembre 2009, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/5984> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.5984>

actions passées et de légitimer ce qui a été pour lui un succès personnel. L'âge et l'expérience aidant, il s'autorise même à juger de l'efficacité comparée du développement de pays ayant choisi l'indépendance intégrale (Samoa) et de celui d'autres (Cook par exemple) ayant opté pour des indépendances sous association avec l'ancienne administration coloniale (p. 314).

Reste une question de fond, celle de l'idéologie du développement (Rist, 2001), qui se nourrirait autant des travaux de Jürgen Habermas, sur « l'idéologie de la technique » comme conditionnement d'un rapport de forces colonial et/ou postcolonial qui ne dit pas son nom, que de ceux d'un autre chercheur, d'ailleurs géographe comme Watters, qui annonce la « fin du mythe du développement » (François, 2003), autre manière d'avoir une position réflexive sur la question. Ray Watters consacre bien quelques lignes à « l'invention du développementalisme » (p. 40), mais son évocation s'arrête à l'inventaire de la trajectoire du phénomène sans aborder son évaluation critique proprement dite. Dès lors, toutes les critiques sur les plans de développement qu'il a conduits ne s'engagent que sur des questions de procédures en termes de succès et d'échec, mais sans remise en cause du concept lui-même. Cela dit, l'itinéraire autobiographique qu'il nous propose nous apprend à mesurer dans le détail sur le terrain les multiples facettes de chaque projet mené, ainsi que le bilan en quelque sorte « consolidé » de chacun d'eux. Et cela en soi vaut la lecture.

RÉFÉRENCES CITÉES

FRANÇOIS Alain, 2003. Le concept de développement : la fin d'un mythe, *L'Information géographique* 66, pp. 323-336.

EVANS Mike, 1999. Is Tonga's MIRAB economy sustainable? A view from the village and a view without it, *Pacific Studies* 22, pp. 137-166.

RIST Gilbert, 2001. *Le développement. Histoire d'une croyance occidentale*, Paris, Presses de sciences po.

Raymond MAYER,
Université Omar Bongo de Libreville et
Université de Lyon 2

DEIMEL Claus (Herausg.), 2007. *Jahrbuch der Staatlichen Ethnographischen Sammlungen Sachsen*, Band XLIV, Berlin, Verlag für Wissenschaft und Bildung, 240 p., nombreuses photos dans le texte, frontispice et 24 pl. d'illustrations hors texte.

Il n'est pas d'usage de traiter de périodiques dans cette rubrique, mais la publication dont il s'agit ici mérite une exception. En dépit de sa numérotation, elle porte un titre inédit jusqu'en 2007 : elle succède au prestigieux *Jahrbuch des Museums für Völkerkunde zu Leipzig*, dont la première livraison fut publiée en 1907, comme le rappelle au dos du présent volume Claus Deimel, directeur de ce musée. Le dernier numéro de ce *Jahrbuch du musée de Leipzig*, Band XLII, ayant été édité en 2004, on comprendra que la date de parution

– 2007 – assignée à ses deux successeurs est une aimable fiction, destinée à mieux marquer ce centenaire tout en faisant connaître les efforts de réorganisation et de modernisation des musées d'ethnographie saxons, avec la mise en commun de leurs moyens et par conséquent de leurs publications. De fait, le nouveau *Jahrbuch*, Band XLIV, qui est parvenu à la rédaction du JSO en mai 2009 et dont il s'agit ici, porte la date de 2007 sur sa couverture, tout comme le volume 43 paru en 2008 chez LIT Verlag à Berlin.

Comme par le passé, cette livraison s'intéresse à divers continents, à diverses époques, à divers sujets ethnographiques ou ethnologiques... et cette variété n'est pas moins riche d'enseignements que les dossiers thématiques développés dans nombre de publications de ce type. Par exemple, l'article que consacre Carola Krebs, la conservatrice des collections du Sud-Est asiatique à Leipzig, à « *Radcliffe-Brown, Chicago und die Andamanen* » (pp. 13-30) devrait intéresser tout ethnologue (fût-il océaniste et ici hors de son « domaine de compétence ») curieux de voir ce grand nom de l'anthropologie sociale britannique à la fois « sur le terrain » et s'efforçant de perfectionner ses idées et ses méthodes. S'agissant des musées de Dresde et de Leipzig, aux collections océaniques incomparables (et moins endommagées par les bombardements de la Deuxième Guerre mondiale qu'on ne l'a estimé longtemps), les travaux de réorganisation et même de reconstruction (pour le second) ne peuvent laisser indifférent. Ils sont évoqués en tête et en fin de volume, où l'on trouve également une réflexion de portée générale (« *Haben Völkerkundemuseen eine Zukunft?* », pp. 195-204), sous la plume de Wulf Köpke, qui dirige le musée d'ethnographie de Hambourg depuis 1992 et dont l'expérience est probablement sans équivalent aujourd'hui.

Pour l'Océanie elle-même, à côté des utiles rapports de la conservatrice de ce département à Leipzig, Marion Melk-Koch, il faut avant tout retenir le bref mais dense article que consacre Hans Fischer à la poterie des Wampar, jadis connus sous le nom de Lae-Womba (« *Töpfe und Scherben. Prozesse der Aufgabe, Übernahme, Abgrenzung und Vereinheitlichung in Papua New Guinea und die ethnographische Wahrnehmung* », pp. 99-129). Illustré de trente photographies, de cartes et de relevés de motifs et de formes, il complète les nombreux travaux consacrés par cet ethnologue aux habitants du bassin moyen de la Markham, dans la province de Morobe (à propos de ce type d'objet et de production, voir notamment Fisher, 1963 : 66-67 ; 1968 : 311 ; 1978 : 348, index, s.v. *Topf*). Le grand intérêt de cette étude, impossible à résumer ici, tient à la fois aux objets qu'il envisage et dont l'importance est mieux reconnue aujourd'hui qu'il y a quelques décennies, et à son esprit « pluridisciplinaire » caractéristique de la « vieille école » allemande, qui croise les angles de recherche et touche de la sorte un plus grand nombre de lecteurs.

Tout en livrant une description concise de la production céramique des Wampar et de leurs proches voisins, avec de précieuses investigations sur le symbolisme des motifs mis en œuvre (pp. 111-117), Hans Fischer l'insère dans un exposé historique situant

remarquablement bien ce peuple « austronésien » dont les voisins, au nord, au sud et à l'ouest, parlent des langues papoues. S'appuyant largement sur la littérature antérieure (dont les rapports des premiers missionnaires qu'il avait si attentivement étudiés et publiés dans ses publications précédentes), il souligne les principaux effets des changements culturels et matériels survenus dans cette vallée, non seulement depuis son premier séjour du printemps 1958, mais même depuis les premiers contacts avec les Blancs venus chercher de l'or puis l'installation d'une mission luthérienne en 1911. C'est néanmoins l'attention qu'il porta en 1965 à des tessons semi-enterrés dans un jardin wampar, comme il en avait trouvé en 1958 chez les Watut, qui conduisit ses informateurs à les attribuer soit à des ancêtres reculés, soit à des êtres humains disparus mais aux esprits toujours redoutables, et l'amena finalement lui-même à cette recherche. Il y rassemble ses observations personnelles et celles de chercheurs plus récents, les données disponibles dans les collections des musées allemands, et avance (pp. 126-127) de très importantes hypothèses sur la diffusion de la poterie dans cette région, laissant entrevoir des échanges de nombreux autres éléments de culture, particulièrement avec les Anga et les Adzera. Les cinq observations de méthode concluant l'article sont évidemment à lire, venant d'un savant si distingué, et qui signe là une étude exemplaire de densité et d'intérêt.

RÉFÉRENCES CITÉES

- FISCHER Hans, 1963. *Watut. Notizen zur Kultur eines Melanesier-Stammes in Nordost-Neuguinea*, Braunschweig, Albert Limbach Verlag.
- , 1968. *Negwa. Eine Papua-Gruppe im Wandel*, München, Klaus Renner Verlag.
- (Hg.), 1978. *Wampar. Berichte über die alte Kultur eines Stammes in Papua New Guinea*, Bremen, Im Selbstverlag des Übersee-Museums.

Gilles BOUNOURE

- COLLECTIF, 2009. *Atoga No Mangareva, histoire mangarévienne. Regards croisés sur le Rongo de Cahors*, université Toulouse-Le Mirail, master Patrimoine 2008-2009, musée de Cahors Henri-Martin, 111 p., bibliographie, cartes, illus. couleur.

Ce bel ouvrage est né de la redécouverte, en 2000, dans les réserves du musée de Cahors Henri-Martin, d'une statuette faussement classée comme une divinité néo-calédonienne. La pièce, donnée au musée en 1835 par Joseph Bonafous-Murat, fut identifiée par Laurent Guillaut (conservateur en chef du musée de Cahors) et Claude Stefani (alors attaché de conservation du patrimoine au musée des Beaux-Arts de Chartres) comme une représentation anthropomorphe d'une divinité polynésienne, Rongo, divinité qui se trouve être liée à la pluie, à la fertilité et à l'abondance.

La découverte est importante. Haute de 73 cm, cette statuette, taillée dans une pièce de bois de *tamanu*, est en effet la sixième représentation connue du dieu Rongo et la seule à être parée d'un pagne (voir la contribution d'Hélène Guiot, pp. 47-49). Le Rongo fut l'une des pièces maîtresses de l'exposition que le Musée du quai Branly consacra, en 2009, à « Mangareva, panthéon de Polynésie ».

Laurent Guillaut ouvrit alors l'enquête pour comprendre l'histoire de cette statue et son parcours de Mangareva, île de l'archipel des Gambier, à Cahors. Cette recherche fut couronnée par l'organisation d'une exposition au Musée Bonafous-Murat de Cahors et l'édition d'un ouvrage confiée à la promotion 2009 du master Patrimoine de Cahors, rattaché à l'université Toulouse-Le Mirail. À travers neuf communications richement illustrées, ce beau livre rend accessible au grand public l'histoire encore peu connue de cette île des Gambier et, au-delà, révèle l'histoire croisée de deux « pays » de l'Empire français. C'est donc un récit à plusieurs voix que propose cette histoire mangarévienne.

L'archipel des Gambier, sans doute peuplé depuis le x^e siècle, fut aperçu et nommé par le capitaine du *Duff*, le 24 mai 1797. Mais l'équipage de ce navire, conduisant les premiers missionnaires de la *London Missionary Society* en Polynésie, ne toucha pas terre, découragé par l'attitude hostile des insulaires. La société mangarévienne était alors fortement hiérarchisée. Tara Hiquily, dont l'article (pp. 15-23) utilise largement les observations, quoique imparfaites, du père Honoré Laval (1968) et les travaux de Peter Buck (1938), souligne la complexité de l'organisation sociale, religieuse et matérielle de l'île. Bien que difficile d'accès et à l'écart des grandes routes de navigation traversant l'océan Pacifique, l'archipel des Gambier fut visité en 1825 par l'équipage du *Blossom*, navire anglais commandé par Frederick William Beechey. Ce premier contact, comme ce fut le cas dans de nombreuses autres îles d'Océanie, donna lieu à des tirs de la part des Européens pour punir les vols commis par les insulaires.

Après les navigateurs, arrivèrent en 1834 les missionnaires qui découvrirent une population déjà affectée par les maladies introduites dans l'archipel par les Européens. Les pères Caret et Laval, missionnaires de la congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus, baptisèrent dès 1836 l'*akariki* (le chef) Maputeoa, ce qui entraîna la conversion de l'ensemble de l'île. L'archipel des Gambier devint dès lors un bastion catholique en Polynésie. Parallèlement à l'action missionnaire et en réaction à l'annexion de la Nouvelle-Zélande par la Grande-Bretagne en 1840, la France plaça, cette même année, l'archipel sous son protectorat mais l'acte ne fut ratifié qu'en 1881, sur fond de nouvelles tensions franco-britanniques. Durant quarante ans, la mission s'imposa donc comme l'unique autorité de l'archipel, instaurant une véritable théocratie.

Tout en replaçant l'archipel dans le maelström des ambitions missionnaires et coloniales qui toucha l'ensemble de l'Océanie au xix^e siècle, Claire Laux (pp. 51-65) montre comment les missionnaires picpusiens tinrent l'archipel des Gambier à l'écart des